Document généré le 24 avr. 2024 10:05

Moebius
Écritures / Littérature

mœbius

Irène
ou l'impromptu pour tracteur

Nadia Roy

Numéro 114, automne 2007

Sécurité / Surveillance

URI : https://id.erudit.org/iderudit/14122ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)
1920-9363 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Roy, N. (2007). Irène : ou l'impromptu pour tracteur. *Moebius*, (114), 109–117.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 2007

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Nadia Roy

Irène
ou l'impromptu pour tracteur

À ma mère
et à la centaine d'agriculteurs
qui meurent chaque année au pays[1]

C'est l'été.
Les champs ont l'odeur du pain frais.
Mais ma mère pleure.

J'en éprouve une inquiétude douloureuse. D'abord, parce qu'elle ne pleure jamais ; ensuite parce je discerne, dans les regards interdits de mon oncle et de ma tante, une incompréhension navrée.

— Ben voyons, Nouellâ, yâ rien lâ. Stéphane, y s'promène en quat'roues toué jours pis yé jamais rien arrivé.

Malgré la tentative de dédramatisation de matante Marie-France, maman fulmine. On la traiterait de folle qu'elle ne réagirait pas autrement.

— Ouais…, répond-elle sèchement, Stéphane yé p'tête habitué, mais les accidents, y en arrive en masse pis on peut pus rien faire quand yé trop tard.

Ses bras battent l'air. On dirait les ailes des oisillons qui tentent vainement de s'envoler et qui s'écrasent au pied des arbres, au printemps, comme des fruits duveteux pas assez mûrs.

Les larmes de ma mère tracent de petits sillons luisant sur ses joues. Ce sont les semailles de la peine qu'elle va porter pendant encore des mois et des mois, qui germeront

en silence et éclateront en bourgeons humides, un jour comme aujourd'hui, au coin de ses yeux.

Fidèle à lui-même, mon père ne sait trop quoi dire ni quoi faire. Les effusions l'ont toujours rendu mal à l'aise. « Et puis, c'est pas tout. Y doit ben être quatre heures. Y va falloir penser à souper... » Dans un de ses sursauts de hardiesse séculaires, papa propose de rentrer à la maison.

Je proteste, sachant néanmoins que je n'ai aucun droit de veto. Mon adolescente de sœur s'est déjà engouffrée dans la voiture. Les pérégrinations dominicales l'emmerdent, ses morveux de cousins l'emmerdent et que dire de la ferme...

J'ai envie de taper du pied, de crier, de pleurer moi aussi, mais je me retiens. Au fond de moi, j'ai l'impression que je suis en partie responsable du drame qui se joue. Ma mère dit toujours que je lui fais « vivre des émotions ». Quand je vais à bicyclette et que je lâche le guidon (pour voir ce que ça fait), quand je grimpe aux arbres, quand je pars seule à la pêche aux grenouilles et quand je vais explorer le canal du ruisseau en face de la maison.

Aujourd'hui, c'est à cause du nouveau « quat'roues » si ma mère est dans cet état. Parce que c'est DAN-GEÛ-REÛX.

Une heure plus tôt, mon cousin Stéphane, ragaillardi par la collation de chips au ketchup, me guidait jusqu'au hangar. C'est là, dans cette caverne d'Ali Baba, que dormaient les tracteurs et les outils. Il s'y entassait tout un attirail d'objets aux fonctions agraires tout aussi variées que vénérables. Le bric-à-brac métallique, tavelé de boue séchée, attendait stoïquement d'enfoncer ses centaines de dents dans la terre.

En poussant la lourde porte, je n'avais d'abord rien vu. Tout était plongé dans une pénombre surchauffée, suffocante, qui exhalait l'huile à moteur et le foin fraîchement coupé. Ça et là, entre les planches disjointes, filtraient de timides rayons lumineux dans lesquels valsait une poussière d'or. Puis, les contours affûtés et rutilants des fourches, des pelles et des pioches étaient apparus. Trônant au centre de cette faune hirsute, un immense John Deer vert, à la mâchoire pendante, reposait ses roues motrices. À ses côtés, un Kubota orange vif exhibait les

zébrures exotiques de ses pneus dans une pause ostentatoire. Complice, Stéphane m'avait souri. Sa moustache d'orangeade s'étirait béatement, révélant sa bouche de gamin édentée.

— R'garde comme yé beau notre nouveau quat'roues, claironna-t-il en pointant un véhicule rouge, panaché de poignées invitantes.

— Viens ! On va faire un tour ! lança-t-il en enfourchant le Suzuki flambant neuf.

Les pieds de mon cousin atteignaient à peine les pédales et ses bras maigrelets, aux commandes de l'engin, semblaient ridiculement inaptes. Pourtant, en moins de temps qu'il n'en faut pour s'inquiéter du danger, Stéphane le fit démarrer au quart de tour. Le moteur à deux temps, la voix rauque d'excitation, m'avait remuée jusqu'aux entrailles. L'envie contagieuse de bondir et de rugir m'avait saisie moi aussi. Fier comme un paon, le pilote manœuvra doucement pour sortir du hangar. Je pus enfin monter derrière.

Suivant les recommandations de mon cousin, je m'agrippai à lui de toutes mes forces. Le cuir du siège avait accumulé toute la chaleur de la journée, et c'était bon entre les jambes. C'était comme de s'asseoir sur l'été. Un été vif et frémissant. Nous empruntâmes le sentier qui montait vers les pacages. Je voulais revoir Noiraude et Sucette, car elles s'étaient montrées particulièrement cordiales avec moi lors de notre dernier entretien, quelques mois auparavant.

Nous foncions à toute allure sur le chemin de terre. Nous allions si vite que je n'arrivais pas à fixer mon regard. À mes pieds, les brins d'herbe, les fleurs, les cailloux défilaient comme un long ruban de couleurs en fuite. Sauve qui peut ! Le vent soulevait mes cheveux qui s'élançaient follement dans toutes les directions. Le t-shirt de mon cousin se gonflait comme une montgolfière. Il embaumait le lait crémeux et la sueur de garçon. Avec mes bras, je sentais son ventre creux et ferme comme celui d'un chêne et ça me faisait battre le cœur.

Stéphane contournait, décélérait, louvoyait, mettait la gomme, car le sentier comptait de nombreux obstacles.

Mais nous étions des aventuriers invincibles et le bout du monde était sûrement proche !

Les terres de mon oncle se situaient dans la vallée de la rivière Chaudière, ondulant sur une pente abrupte et inégale. Pour se rendre aux pacages, il fallait nécessairement monter un versant. Je jetais parfois un coup d'œil par-dessus mon épaule, éblouie par le paysage. En surplomb, je pouvais discerner la fromagerie du village, la route que nous avions empruntée en voiture et qui serpentait sur le flanc est de la vallée, les bosquets d'épinettes et les pâturages piqués de milliers de pissenlits.

Nous n'avions pas roulé plus de dix minutes que Stéphane ralentit puis s'arrêta.

— Bon. C'est à ton tour maintenant.

Même si je n'avais jamais conduit quoi que ce soit d'autre qu'une bicyclette, il me sembla parfaitement naturel que mon cousin me confie les commandes du motorisé. Nous avions déjà partagé tant de choses en quelques heures : l'histoire de nos plus récentes cicatrices, nos opinions sur la rivalité Canadiens / Nordiques, les sobriquets les plus comiques de nos professeurs et un sac de chips au ketchup. Je lui avais même confié le nom du garçon de mes rêves : Carl Turcotte, dans ma classe de 4e année. Il pouvait bien me permettre de conduire le nouveau quat'roues.

Toutefois, en m'assoyant devant, une étrange frayeur me saisit. La voix de Stéphane me parvenait, lointaine. Un charabia de consignes se déversait de sa bouche sans que je n'arrive à reconnaître un mot. Et comme sous l'emprise de l'hypnose, mes gestes suivaient un enchaînement prévisible que je ne contrôlais plus. Le premier coup de gaz me secoua de la tête aux pieds, nous propulsant sur une distance d'à peine un mètre. L'effet de surprise m'intimida considérablement. Je n'osais plus appuyer sur l'accélérateur, convaincue d'avoir réveillé une force malveillante.

— Bon ! J'le savais que t'aurais peur. Débarque, là… J'vas r'tourner en avant.

— Menute ! Chus pas habituée.

Piquée dans mon orgueil, je tentai une seconde accélération. Nous avançâmes par à-coups, puis sans interrup-

tions, toujours plus rapidement. Les ornières du sentier étaient profondes, inégales. Je n'arrivais pas à anticiper les écueils ni les manœuvres qui atténueraient les cahots. Inconsciemment, je fis demi-tour en négociant un virage improbable.

— Où c'est qu'tu vas ?

— On s'en r'tourne. Y vont se d'mander où on est.

En réalité, j'étais exténuée. En parlant, je me rendis compte que j'avais cessé de respirer depuis un bon moment. La cervelle m'élançait. J'accélérai encore davantage comme pour rattraper mon souffle. Les bras de mon cousin comprimaient ma cage thoracique. Mais il était trop tard. J'avais beau me convaincre que je conduisais, que la course de l'engin venait de la pression de mon pouce droit, il me semblait soudain que les lois de la physique ou peut-être bien la fatalité m'entraînaient malgré moi. Le hangar, la ferme et la maison en contrebas se rapprochaient à grande vitesse. J'apercevais nos parents, calés dans leur chaise de patio, alanguis par le soleil d'après-midi, échanger leurs histoires insipides d'adultes.

— Ralentis, ralentis ! me hurla Stéphane.

Malgré la distance, je sentis le regard horrifié de ma mère se poser sur moi. Elle s'était redressée comme un ressort.

Un sanglot de panique me remonta dans la gorge, noyé dans un goût de bile. Sans que je comprenne pourquoi ni comment, le quatre roues s'immobilisa enfin en dérapant bruyamment sur le gravillon. La promenade était terminée. Dégoûté par ma couardise de fille, mon cousin perdait instantanément tout intérêt pour moi. Et ma mère, bouleversée, pétait les plombs devant sa belle-famille.

*

Nous sommes chacun à notre place dans la bagnole familiale. Mon père au volant, ma mère à ses côtés, moi derrière le chauffeur (ce qui, psychologiquement, me donne l'impression indéniable d'occuper un rang hiérarchique supérieur) et ma sœur à la place vacante.

Ma mère a séché ses larmes, mais elle ne dit pas un mot, ce qui est encore plus inhabituel et inquiétant que de la voir pleurer. Pas un son dans l'habitacle de la voiture. Il n'y a que Sylvie qui mastique inlassablement son chewing-gum à la menthe.

J'ai la nausée. On a probablement astiqué l'intérieur de l'auto avec du Lestoy et ça empeste le sapin de caoutchouc brûlé. À moins que ce ne soit les fils électriques qui enguirlandent les chemins de campagne et qui dessinent des moustaches à l'horizon. Je n'arrive pas à en détacher les yeux. Parfois, j'entreprends de compter tous les poteaux qui se dressent entre notre maison et la destination finale, puis je me lasse, abandonnant toujours dans un état de dégoût mortel.

J'appuie ma tête contre le renflement de la portière et ferme les yeux. Cette fois, je me lance un nouveau défi : reconstituer mentalement notre parcours en me fiant uniquement aux virages et aux arrêts. Quand je rouvrirai les yeux, il faudra que le lieu corresponde à celui que j'étais en train d'imaginer. Après quelques tentatives infructueuses, je commence à somnoler. Le temps passe. Mollement.

Puis, assourdie, j'entends la voix de mon père :

— Qu'est-ce qui y'a eu, donc ? murmure-t-il.

Je suis soudain parfaitement réveillée, mais me concentre à garder les paupières immobiles, prête à écouter les confidences conjugales. J'inspire lentement, régulièrement, comme le font les personnes qui dorment à poings fermés. Je suis vraiment douée pour ce genre d'imitation. Il faut détendre tous ses muscles comme quand on se laisse flotter dans la piscine.

— J'sais pas comment expliquer ça. C'est parti tu seul, hasarde ma mère.

Le silence, comme le ressac, percute inlassablement les parois de l'habitacle. Un silence aigu et irritant qui lèche les tympans à petits coups, vous laissant croire à un sifflement fantôme. Puisque j'ai les yeux fermés, je sens les hésitations de maman, le cours tortueux de sa pensée et son désir inavoué d'être devinée.

— Moi, quand ça sort, ça sort, continue-t-elle. Tu l'sais.

Puis, une voix rauque, comprimée par des années d'émotion refoulée, résonne.

— Qu'est-ce qu'ils avaient d'affaire aussi à rouler en fou sur c'te maudit quat'roues-là ! Y auraient pu rester pris ou faire une fausse manœuvre. As-tu vu à quelle vitesse ils allaient ? J'comprends pas Marie-France de laisser faire ça.

Le silence revient, encore. Il y a des points de suspension dans l'air.

À la maison, nous avons un vieux jeu de mémoire qui compte quarante-huit plaquettes de carton et donc, vingt-quatre illustrations jumelles. Les coins, doucement arrondis, ont si souvent roulé sous les pouces des joueurs qu'ils se sont retroussés comme des sourires feuilletés… fanés. Plusieurs cartes montrent des taches d'origine obscure, de subtiles preuves d'existence dans notre histoire familiale. Ici, une goutte de sauce à spaghetti, là peut-être bien du jus de pomme. Pour quelqu'un d'extérieur à notre famille, les dialogues de mes parents ont certainement l'air étriqués et décousus. Moi, je sais qu'ils parlent comme ce vieux jeu de mémoire, avec des idées qui se correspondent sans être dites, avec des souvenirs qu'ils retrouvent et qu'ils partagent, avec des questions qui attendent patiemment leur réponse et, parfois, avec de fausses tricheries qui ont la couleur de la sauce tomate.

— J'ai pensé à Irène… Ça m'a pris tout d'un coup.

Voilà une déclaration surprenante qui me laisse perplexe.

Irène… la sœur cadette de maman.

La tante qui est morte quand j'étais toute petite. Ce prénom saturé de tristesse et qu'on ne prononce qu'avec parcimonie comme pour en préserver le goût. Pourquoi ma mère parle-t-elle d'Irène ? Mon père comprend-il ? Va-t-il répondre quelque chose qui me donnerait un indice ?

Puis, comme un mécanisme qui s'emballe, des images affluent devant mes yeux. Des photos jaunies montrant la même jeune femme rousse, tantôt souriante, vêtue d'une robe blanche, puis allongée dans une grande boîte matelassée, ses longs cheveux soigneusement étalés sur sa poitrine. Il y a aussi un homme aux favoris touffus qui tient une fillette par la main.

Les pigments de ces photographies luisent d'une façon sinistre, mordent ma rétine, s'enfoncent dans les humeurs gluantes de mes globes oculaires. Ils s'agglutinent pour former de nouvelles images qui défilent toujours plus rapidement dans ma tête.

Je dois rêver.

Irène…

Je la vois enceinte, se hisser sur la selle d'un immense tracteur. Elle est seule.

C'est l'été.

Les champs ont l'odeur du pain frais.

Pendant que la brise, ample, soulève le chemisier de coton, les herbes grasses ploient sous le poids de la fécondité. L'heure est venue.

L'haleine brûlante du tracteur lape les cuisses d'Irène, goulûment. Le moteur crachote. Il faut tirer une charge trop lourde, sur une pente trop inclinée. Ça coince, ça grince. Dans un long râle, la bête d'acier se cabre, se rebelle.

La bouche d'Irène s'ouvre comme pour avaler tout le ciel d'été. Pendant une seconde, elle flotte à la renverse dans un état d'apesanteur. L'horizon a disparu. Les insectes se sont tu.

Puis tout retombe.

Le volant brise le cou d'Irène, juste sous le menton.

Les os craquent, les organes broyés déversent leurs fluides dans l'abdomen.

Après une ultime étreinte, la paroi utérine éclate, abandonnant le fœtus à son rêve aqueux, le pouce enfoncé dans la gorge.

Les images continuent leur manège. Je vois nettement ma mère reposer le combiné du téléphone, se rendre dans la salle de bains et verrouiller la porte derrière elle. L'émail de la baignoire est glacé. Maman s'accroupit, s'affale, puis y pose la tête. Ses poumons se sont déchirés. Elle suffoque. Sa trachée suppure des sanglots éraillés. Les larmes essaiment aux quatre coins des joues. Jusqu'au menton. Jusqu'au bout du monde. Là où les hommes distraits ou arrogants se font hacher par leurs machines, en sifflant un impromptu joyeux.

Ne pleure pas, maman. Je t'en prie. Je prendrai les guidons de ma bicyclette au sérieux, les arbres dans lesquels je grimpe seront transformés en papier inoffensif et je te dessinerai des soleils.

Ne pleure plus, maman. C'est l'été et les champs ont l'odeur du pain frais.

[1] Chaque année, le Canada recense plus de 100 décès et 1 500 blessures graves subies à la ferme. La plupart des personnes qui décèdent sont des membres de la famille, dont 60 % sont des propriétaires exploitants. De plus, en moyenne, 12 enfants âgés de moins de 10 ans se font tuer, et 110 sont hospitalisés. (Conseil canadien de la sécurité : http ://www.safety-council.org/CCS/sujet /SST/ferme.htm)